

Liturgie pauvre

Gilles Pellerin

Number 138, September 2013

Québec : ville insolite

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70261ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pellerin, G. (2013). Liturgie pauvre. *Moebius*, (138), 115–120.

GILLES PELLERIN

Liturgie pauvre

Je n'ai plus l'habitude de ce genre de soirée, j'ai cessé il y a longtemps de fréquenter les salles ou les cafés où des écrivains vont lire leurs textes, seuls ou accompagnés de musiciens. Je sais que c'est moche de ne jamais assister aux événements de ceux qui se désâment afin que Québec soit une ville littéraire. En fait, je ne sors jamais, ce qui s'appelle sortir, le soir, avec un but, une destination, un billet à acheter. Plus maintenant. Mais là, une affiche au pochoir, une promesse d'art pauvre, une saveur ancienne comme une madeleine. La pluie, qui n'a cessé de tomber de toute la journée, semble vouloir s'arrêter, ce qui achève de me convaincre : j'aime la vieille ville quand les maisons semblent se regarder dans les flaques d'eau des rues étroites et sinueuses. J'aime marcher sur un miroir. J'aime marcher.

La nuit tombe en bruine, promesse de mélancolie, les trottoirs se prennent pour des rouleaux de la Torah ou des manuscrits qui révéleraient tout du monde. C'est un peu ce que j'attends de la poésie, je suis conscient d'en demander trop à ceux qui vont monter sur scène. Un moment, l'envie me vient de passer tout droit, de déambuler au hasard des rues imparisyllabiques. Pour peu qu'on y mette du sien, Québec est un poème en constante régénération. J'entre finalement, intimidé ; surtout : disponible. La salle est sombre. J'ai peur, un peu, et suis excité, beaucoup, après tout ce temps passé loin des poètes en scène.

Comme à l'école, les seules places disponibles sont situées en avant. J'ai été aperçu : Madame Je-ne-sais-plus-qui hante encore les lieux qu'autrefois je fréquentais. Du coup, Québec me semble minuscule, une paroisse où l'on

trébuche sur des marguilliers. La dame se dresse, maîtresse de céans (on m'autorisera la féminisation), redoutable, en tenue de combat, walkyrique, prête à s'emparer de vous, à vous plaquer contre elle, contre son éternelle robe bleue, contre ses seins qu'elle porte comme des hémistiches, à vous assener deux baisers mouillés, vous demander un service tout en vous faisant comprendre que vous lui êtes redevable.

Le bleu missile à tulle fonce sur moi. Pas moyen de fuir. Elle a beau me flatter, et elle ne manquera pas de le faire, la visée est restée la même qu'autrefois, comme sa lourde et conquérante démarche: me faire boucher des trous, comme quand il fallait se l'allier car elle était de tous les jurys, de tous les comités. Je pense très fort: «Je ne suis pas moi.» Ça marche! Elle s'arrête, interdite, ses lèvres battent en retraite, deux baisers mouillés prennent piteusement la direction des limbes, le bleuet énorme se rassoit, l'œil sceptique: «Mais si c'était lui?» Depuis le temps, j'ai engraisé, grisonné, perdu des cheveux. Je ne suis plus tout à fait moi, même à mes yeux.

Je m'éloigne furtivement en me donnant des airs de bon monsieur égaré, velléitaire. Trouver une place en retrait où je serai soustrait à tout examen sur ma personne. Tenace comme elle est, l'azurée matrone finirait par reconnaître une moue sous les rides, un sourire, un air familier. À bien y penser, la première rangée convient parfaitement à mon désir d'anonymat, d'inexistence, pour peu que je ne ménage aucun angle à Madame Myrtille. Je ne lui laisserai que mon dos comme carte d'identité.

Je m'habitue d'abord aux odeurs ou plutôt à l'absence de l'une d'entre elles. Quand j'avais mes quartiers dans tout ce que la ville compte comme *lieux d'art* et que j'étais de tous les happenings, toujours triomphait, opaque, celle de la cigarette. Cher ami, les temps modernes vous souhaitent la bienvenue: on n'y fume pas. Réciter de la poésie sans nicotine, je n'aurais pas cru la chose possible, ni côté scène ni côté salle. Est-ce qu'au moins on picole? De toute évidence, non.

Si près de la scène, on peut entendre les trois poètes murmurer pour chasser la nervosité. Des mots qui ne veulent rien dire, des mots pour tuer le temps quand on

est soi-même un mort en sursis, à deux pas du bûcher. Ils se sont unanimement vêtus de noir, clergymen d'une liturgie pauvre. Pour le moment leur commune livrée les sert bien, on les distingue mal l'un de l'autre, ils sont unis par le sort terrible d'avoir tout à l'heure à se lever, marcher jusqu'au micro, pénétrer le halo de lumière et faire ce à quoi ils ne se destinaient probablement pas en écrivant de la poésie, mais qu'une centaine de personnes attend maintenant d'eux, pour des raisons peut-être aussi confuses que les miennes ou tout simplement parce que certaines choses doivent être dites pour que le monde puisse exister. Au menu : Québec, justement : les trois condamnés ont accepté l'invitation à écrire sur notre ville.

Que feront-ils après coup ? Iront-ils souper en bande ? Jetteront-ils leurs noires défroques dans une valise avant de disparaître par une porte dérobée ? Madame Méthylène les a-t-elle retenus à sa table ? Commandera-t-elle un verre de vin à l'aide d'un alexandrin ?

À une autre époque, je vivais dans un agenda, je faisais de la figuration partout où on lisait, lançait, vernissait, accrochait. Au début, j'arrivais tard et me mêlais au public, sans timidité ; puis la foule s'est mêlée à moi. Je rentrais tard, rarement seul, ou je ne rentrais pas. J'avais un avis sur tout, comme les gens de la télé. Je pouvais faire changer n'importe qui d'opinion à propos d'un concert, d'une exposition, d'un livre. Il suffit de matraquer, de citer un auteur inexistant, de manier l'argument d'autorité. J'avais tout lu, c'est-à-dire des noms et des titres sur les couvertures des bouquins. Devant les anticonformistes, j'attribuais volontiers à John Cage un point de vue qui faisait passer les leurs pour billevesées ou sottises rétrogrades et scolairement rivées au béaba de la modernité. Chacun était alors si consterné de retarder d'une mode que personne n'a jamais soupçonné la nature strictement apocryphe de mes considérations. Aux tenants de l'aléatoire, je prenais Balzac à témoin : n'avait-il pas prétendu que, que et que ? Se faire de nos jours rabattre le caquet par Balzac, quelle humiliation ! À la blessure j'ajoutais le baume sur la blessure : lors de la rénovation de l'immeuble de la rue de Cassini, où

l'écrivain s'était caché de ses créanciers, on avait trouvé, prétendais-je, des carnets remplis à ras bord de propos sur l'art, qu'à peu près personne n'avait pu consulter, il est vrai. Comme j'enchaînais sur des anecdotes relatives à notre rue Saint-Vallier, dans le quartier du Palais, personne ne m'a jamais demandé dans quelle ville avait eu lieu cette *fabuleuse* découverte. J'avais eu droit à ces artefacts secrets grâce à des amis tourangeaux, aréopage d'esthètes, d'archivistes et de philologues. Le meilleur du géant, quoi, à circulation confidentielle. Le temps de le dire, j'étais *la* référence à Québec.

Un matin, dans des draps qui n'étaient pas les miens, le bonimenteur en herméneutique et produits dérivés n'a plus été capable de faire taire la voix, la dénonciation, l'opprobre intime qui montait en moi. J'avais abouti dans cette chambre par une enfilade de clichés sur le mauvais goût et de railleries à propos des messieurs cravatés avec qui nous avons trinqué, joute à laquelle elle avait d'ailleurs contribué, non sans brio, contaminée par le remugle de mon cynisme étudié. J'étais devenu le produit de ma propre pédanterie, et ma vie une mécanique, une pétarade, la parade d'un esprit qui fait le beau, prévisible à ses propres yeux. Je fuyais celles que j'approchais, à défaut de quoi je les aurais ensevelies d'inepties acides.

Je me suis habillé sans faire de bruit, résistant à l'envie de réveiller la belle endormie pour la remercier de m'avoir renvoyé une image si nette de ma turpitude.

J'ai rompu tout net, changé de numéro de téléphone, jeté l'agenda. J'ai désormais préparé mes repas, sans talent, et cela me convenait mieux que de jouer les pique-assiettes et me repaître des petites bouchées de tous les bons traiteurs de la ville. Par bonheur, les êtres fades n'ont aucune existence aux yeux des gens que j'avais fréquentés. De ma retraite, j'ai commencé par traiter de barbouilleurs, de plumitifs et de zigonneux ceux qui s'étaient sans doute empressés d'occuper ma place désormais vacante. Faire illusion n'étant plus de mise, j'ai compris que je différerais ainsi le moment d'aborder le véritable enjeu: moi. Le faire dans l'exiguïté de mon petit studio, il n'en était pas question. J'ai pris l'habitude de marcher à l'aveuglette, comme si j'arpentais des vers. Au fil de mes promenades

par toute température, je me suis aperçu que la pensée gagnait à ce que j'y mette les formes. Québec est une véritable bénédiction pour qui découvre que la texture d'un mur, la courbe d'une rue, l'horizon lointain si souvent disponible sont une niche où reposer. Reposer en marchant : le paradoxe me semblait garant de la qualité de mon nouveau programme.

Certaines choses doivent être dites et scandées pour que l'être puisse exister.

Si j'avais su que Madame Roquefort serait là, que la vie ancienne n'avait pas totalement disparu du simple fait que je m'étais effacé, j'aurais passé mon chemin. Ses boniments me reviennent en mémoire, et ses flatteries pour s'assurer de ma collaboration à ses médiocres projets. L'idée me vient de me lever et de foncer sur elle, « finissons-en », qu'elle m'étreigne, que je réponde oui à toutes ses sollicitations, conférences, soupers fins et chroniques sur un blogue, « vous avez l'esprit si vif... ». L'instant d'après, je voudrais n'être pas venu, manger une soupe fade, regarder un jeu-questionnaire télévisé.

Par bonheur, les poètes se campent chacun derrière son micro. Ils se regardent, hésitent, retardent le moment de plonger l'un après l'autre dans un court poème. Je leur ressemble dans leur frayeur. J'ai du mal à fixer mon attention sur le premier texte. Je ne sais plus comment on écoute un poème.

En cet instant j'ignore tout de la littérature, je n'arrive plus à la distinguer des usages les plus insignifiants du langage, passe-moi le sel, vos jambes sont des prophètes, laissez-moi les remonter jusqu'à la source de toutes les voluptés, lundi matin le roi sa femme et son petit prince. Je suis anéanti sur ma chaise. Auparavant je mettais le doigt sur les canons, j'étais deux ou trois vers en avant du lecteur, comme s'il s'était agi d'une ouverture aux échecs ou d'une botte d'escrime. J'avais un avis sur tout, je contrefaisais une dizaine de styles au gré des circonstances – briller, séduire, railler. Derrière l'esbroufe et la parade du mâle caquetant des vers sentis, j'avais du plaisir, je tirais un peu de lumière des silex. Maintenant : l'ombre, la nuit, le néant, le calcul différentiel et intégral.

Peu à peu la poésie l'emporte, les vers apaisent mon tourment, suturent la déchirure. Le rythme existe pour lui-même. Un des poètes a pareillement vaincu sa timidité quoiqu'il n'arrive pas, de mon point de vue, à trouver le débit qui convient. Trop rapide. Hachuré. Le texte le supporte mais il me semble que le sens gagnerait à ce qu'on le dise plus lentement. La ville dont il parle me semble étrangère, trop rapide, hachurée. Je sens ma résistance s'atténuer : ses vers m'amènent chez lui. Or nous vivons dans la même ville. J'aurais mauvaise grâce à refuser son hospitalité.

À la sortie, une pluie rapide et hachurée a remplacé la bruine.